

Philippe Langénieux

les scandales d'un naufrage *selon* Géricault

LE ROMAN D'UN CHEF-D'ŒUVRE



ateliers
henry dougler

Philippe Langénieux

les scandales
d'un
naufrage
selon Géricault

LE ROMAN D'UN CHEF-D'ŒUVRE



ateliers
henry dougier

« La survie d'un tableau n'est pas sa conservation.
C'est la présence dans la vie
de ce qui devrait appartenir à la mort. »
André Malraux

Ces pages ont été écrites
grâce à une maman collectionneuse d'œuvres d'art
et à deux fils artistes.

Le scandale de la nouvelle monarchie

Puisqu'il avait demandé à me rencontrer, je m'étais rendu avec le docteur Savigny, rescapé comme moi du terrible naufrage de *La Méduse*, jusqu'à l'atelier de Théodore Géricault.

« N'hésitez pas, monsieur Corréard, à me raconter tout dans le détail, m'avait suggéré le peintre. Je crois, hélas, manquer d'imagination pour saisir votre malheur, avait-il ajouté.

J'achevai donc enfin mon récit :

— Et ça me servait à quoi, là, maintenant, d'être ingénieur des Arts et Métiers, alors que la bave des vagues me submergeait et que la mer me crachait ses entrailles en pleine figure ? L'embarcation tanguait au rythme imprévisible des bourrasques et je me cramponnais, muscles tétanisés par l'effort, au mât que j'avais réussi à atteindre en tâtant dans la nuit parmi les corps gémissants ou inertes... Je vous assure, monsieur Géricault, que chacun de mes mots exprime la vérité de cette effroyable aventure.

Je m'interrompis un instant. Savigny acquiesçait. Géricault demeurait absolument muet. Alors, je repris :

— Ah ! non ! Je n'étais plus le même homme sûr de lui qui, à bord de *La Méduse*, avait, avec d'autres, suggéré des itinéraires et des trajectoires à cet imbécile de Chaumareys qui se prétendait infaillible ! Ma redingote et mes binocles d'ingénieur étaient depuis longtemps passées à la baille. Maintenant que la frégate s'était échouée avec ses douze canons et près de quatre cents âmes à bord, je n'étais plus qu'un naufragé parmi d'autres. Mes mains glacées et mes bras devenus rigides par l'effort prolongé pour compenser les secousses inattendues du radeau avaient agrippé quelque chose qui n'avait pas crié, pas gémi, pas bougé non plus. Je ne m'étais donc pas trompé et avais bien empoigné le mât situé au centre de l'embarcation.

“Mon Dieu, venez-nous en aide, par pitié !” avais-je murmuré sans que personne ne m'entende. Le vent giflait les joues et emportait les mots. Il balayait l'esquif. Il envoyait à l'eau tout ce qui n'était pas arrimé. Il s'engouffrait dans les corps par la bouche, les oreilles et le nez. À chacune des nuits précédentes, il avait couvert de son souffle les cris des désespérés dévorés par les flots. La mer les avalait un à un : un petit giclement que l'écume recouvrait aussitôt. Au petit matin, comme chaque jour,

on faisait les comptes. Nous n'étions maintenant plus qu'une quinzaine de rescapés. »

Je ressentis à cet instant la nécessité d'un silence. Théodore Géricault en profita pour achever son verre et proposer une nouvelle pinte à Jean-Baptiste Savigny, le médecin qui m'accompagnait, lui aussi rescapé du naufrage.

« Et dire qu'à ce moment-là j'étais en Italie, s'excusa Géricault. On pourrait dire que moi aussi j'avais quitté la France, et que moi aussi je me dirigeais vers le sud. »

Vêtu d'une chemise ample, les cheveux courts cachés par un turban noir, le visage fin et éclairé d'une barbe rousse soigneusement peignée, le peintre opposait un calme souverain à mon récit enflammé.

« Vous connaissez la mer ? lui demandai-je.

Géricault secoua la tête pour signifier qu'il n'avait jamais approché l'océan.

— Avant de vous écouter, répondit-il, je croyais que c'était beau.

— L'Atlantique peut aussi gémir, poursuivis-je. Les premiers jours de notre dérive avaient été pires encore, avec les bagarres et les morts. Au bout d'une semaine, sur les cent quarante-sept rescapés du départ, nous n'étions plus qu'une petite trentaine. Le radeau, lui, tenait toujours bon. Cent quarante mètres carrés de plancher en rondins disjoints mais

10 cloués, des mâts de hune, deux vergues de perroquet, de longues tiges latérales destinées à résister aux vagues et des chandeliers de bastingage retenant ici et là des bouts de corde censés faire garde-corps. Cela faisait déjà douze jours que l'embarcation dérivait lentement au gré des courants. Douze jours que les chaloupes et les canots de *La Méduse* censés nous remorquer avaient rompu tout lien avec le radeau. Douze jours que nous survivions les pieds dans l'eau, parfois jusqu'à mi-corps, et que tout débordait de malheur et de souffrance. Douze jours passés sous l'implacable soleil du Sahara si proche et pourtant si inaccessible, sans même la protection d'une voile. Douze jours d'orages, de tempêtes, de faim et de soif, d'alertes permanentes, de rixes pour un rien ou pour la vie. Douze jours de folie, de crises d'angoisse, de blessures profondes, d'injures inutiles, d'hallucinations, de suicides, de tueries successives et même... j'hésite à l'avouer : non seulement on avait abattu des vivants, mais en plus on avait mangé des morts...

— Vous avez mangé des cadavres ? Non, ce n'est pas possible ! coupa Géricault, qui regretta aussitôt d'avoir interrompu le récit. Il redoutait que sa stupéfaction m'amenât, je le sentis, à passer ce fait sous silence.

Le docteur Savigny prit alors la parole :

— Parmi tout ce qui fut insupportable, tout ce qui fut inimaginable, cette solution ultime fut en effet nécessaire à notre survie.

— Je comprends, se contenta d'ajouter Géricault en me fixant droit dans les yeux. Je sentis à cet instant sa réprobation ou, peut-être, une forme d'incrédulité.

— Voilà pourquoi, poursuivis-je aussitôt, chaque instant augmentait ma haine. »

Je ne voulais pas en effet m'attarder sur ces douloureux et terrifiants moments. Je craignais qu'il ne nous considérât comme d'épouvantables mangeurs d'hommes. Je détournai donc mon récit sur le sort tragique de la seule femme montée à bord, une cantinière, blessée, que l'on avait jetée à la mer le septième jour. Je décrivis les manifestations de désespoir de l'aspirant Coudein et de Valéry Touche-Lavilette, le charpentier, qui tous les deux avaient heureusement survécu au drame.

« Nous savons où ils vivent, nous pourrions vous les présenter, précisai-je.

Mon souci était d'apporter des preuves à ce terrible récit. Mais, à cet instant, j'étais concentré sur le seul désir de gagner le peintre à notre cause.

— C'est grâce à cette haine que je survivais, ai-je donc répété. J'avais l'espoir d'une vengeance, d'une justice à obtenir contre ce capitaine incapable et pleutre qui fut d'abord préoccupé de se sauver lui-même. Je voulais le faire condamner au déshonneur et, si possible, à la mort. Je dois vous expliquer ici, monsieur Géricault, qu'après sa faute de navigation fatale le capitaine Chaumareys (sa particule ne mérite plus d'être attachée à son nom) avait abandonné

son bâtiment échoué sur le banc de sable contre toutes les règles de la marine et était monté à bord d'une des embarcations de secours qui, elle, possédait des rames et des vivres. Il était donc assuré de rejoindre la terre. Or, voici exactement ce qui s'est produit alors que la nuit approchait :

« La corde vient de rompre. Nous ne tirons plus le radeau ! Que faisons-nous ? avait hurlé un officier quelques heures après le départ du cortège formé des canots, des chaloupes et de ce maudit radeau. Chacun savait que le travail de notre charpentier réalisé dans l'urgence, cet esquif sans voilure ni gouvernail, n'arriverait à la côte qu'à condition d'être tiré par un flin.

12

— Si nous abandonnons le radeau, nous condamnons ceux qui s'y tiennent à la mort, avaient osé une ou deux voix à bord des chaloupes.

— On les abandonne ! avait lancé Chaumareys sans se retourner. »

Même un mauvais marin savait le sort effroyable réservé à une embarcation sans proue, sans rames, sans instrument de navigation, sans beaucoup de vivres ni de barriques suffisamment pleines pour le nombre de passagers et la durée probable de la traversée. Or, je l'avais entendue, cette décision hurlée comme une libération :

« On les abandonne ! » J'avais vu le mépris d'un capitaine pour sa parole, son regard qui fuyait.

J'avais entendu cette voix qui oubliait sa promesse, cet ordre qui nous condamnait. Et ce qui me révoltait plus que tout, c'était l'idée que, une fois à terre, Chaumareys multiplierait les prières pour que notre maudit radeau sombre à jamais. Ce qui me tenait en vie, c'était d'empêcher ce capitaine minable de raconter une histoire qui masquerait sa lâcheté et trahirait la vérité.

« Si je me sors de cette galère, je raconterai tout et je le dénoncerai ! » m'étais-je promis en cet instant, omettant sans doute que sur ce rafiot de misère il n'y avait même pas une rame, alors que sur une galère... Combien de temps allais-je encore tenir, m'agrippant à ce bout de mât de toutes mes forces ? Combien de minutes, combien d'heures ? D'autres que moi s'encordaient pour ne pas lâcher prise lors des secousses. Mais je n'avais même plus la force de prendre cette précaution. Ce qui me maintenait encore en vie, vraiment, c'était ma rancœur, et aussi la volonté qu'un scandale flétrisse à jamais le nom de Chaumareys et de ses protecteurs : Louis XVIII et son ministre de la marine, monsieur Dubouchage. Ce sont eux qui l'avaient nommé capitaine de *La Méduse*, ils étaient responsables eux aussi.

Non, je ne croyais plus au miracle d'un navire croisant notre destin. Je ne croyais plus à notre sauvetage. Je m'accrochais juste à ce morceau de bois pour être peut-être le dernier survivant.

« Vous savez la suite, monsieur Géricault : notre mort lente dérivait au gré des courants. Nous nous épiions les uns les autres par peur d'un geste, d'une menace, d'une chute, mais aussi pour comparer nos forces respectives et donc nos faiblesses. Qui de nous servirait de prochain repas aux quatorze autres ? Qui tomberait à la mer sous la dent des requins ? »

Lorsque, au matin du treizième jour, nous crûmes percevoir au loin la voile d'un brick, ce fut aussitôt un mélange inouï d'espoir et de méfiance. Étions-nous devenus fous ? Le délire ne l'avait-il pas emporté sur nos prières ? Les hallucinations n'étaient-elles pas la cause de notre joie ? Ne fallait-il pas plutôt se résigner à inscrire nos noms au couteau dans les troncs qui nous portaient, comme témoignage ultime de nos efforts ? Le navire s'éloigna dans un premier temps... Nous étions perdus. Puis, quelques heures plus tard, il s'approcha enfin de nous.

La vérité, c'est que nous étions sauvés, même si cinq d'entre nous allaient très vite succomber à leurs blessures...

Un procès peu reluisant

« Avec votre récit, monsieur Corréard, je comprends mieux ce que j'ai lu dans la presse avec stupeur, lança Géricault, qui s'était accoudé contre une échelle pendant que je parlais. Il était resté debout, comme un homme en alerte. Il n'avait pas bougé d'un pouce.

15

— Et vous avez eu raison de publier votre ouvrage ! ajouta-t-il. Vous n'y révélez pas une histoire, vous y racontez l'histoire. Cette matière-là, croyez-moi, n'est pas la seule propriété des empereurs et des rois. Lorsqu'ils la dictent, elle est une succession de victoires. Mais lorsqu'elle vient du peuple, elle est un grand magasin de rancunes. C'est comme ça... »

Géricault se prenait doucement d'amitié pour nous, malgré nos effrayantes révélations. Je crois qu'il appréciait que nous soyons devenus par la force des choses les pourfendeurs d'une monarchie incapable. Louis XVIII, le frère cadet de Louis XVI, exilé hors de France pendant vingt-trois ans, avait beau avoir

« Désiré » pour surnom, nous étions nombreux à contester une légitimité qui résultait de l'abdication de Napoléon et d'un choix des puissances étrangères victorieuses suggéré par Talleyrand. Depuis juillet 1815, qu'avait décidé ce roi pour la France, hormis le projet de reprendre le Sénégal aux Anglais ? Peut-être Géricault appréciait-il aussi que nous soyons de la même génération. Je n'étais en effet que de trois ans son aîné. Comme moi, sans doute, il estimait que, lorsqu'on n'a pas encore trente ans, la révolte coule naturellement dans les veines.

16 « Je vais vous dire pourquoi vous dérangez le pouvoir, reprit-il. Ce que vous reprochent les royalistes, ce n'est pas d'avoir dévoilé votre misère, c'est d'en avoir dénoncé le responsable. Le scandale n'est pas dans l'échouement de *La Méduse*, mais dans sa cause : l'impéritie d'un commandant incapable. Le scandale, ce n'est pas qu'il y ait eu un capitaine, mais que ce dernier ait été engagé pour ses opinions et non pour sa compétence. Être monarchiste ne suffit pas à comprendre la mer, surtout dans la mesure où Chaumareys n'avait pas navigué depuis vingt-cinq ans. Le scandale, enfin, c'étaient les conclusions du procès, rendues le 3 mars dernier. Je les avais lues attentivement.

J'interrompis Géricault :

— Ces conclusions montrent que la carrière d'un magistrat ne dépend pas de sa lucidité, mais de son obéissance.

— Je partage votre point de vue. Certes, Chaumareys n'a pas été condamné à la peine capitale parce qu'il est ressorti des débats que l'échouement de *La Méduse* n'avait pas résulté d'un acte volontaire. Le ministère public avait requis contre lui cinq ans d'emprisonnement pour l'abandon de son bâtiment et du radeau. Or, il n'a été condamné qu'à trois ans de réclusion, reconnu incapable de servir de nouveau la marine et destitué de ses diverses décorations. Il faut savoir que ses juges étaient aussi aristocrates que lui. Entre gens du monde...

— Vous conviendrez, repris-je, qu'il s'agit là d'une peine légère en proportion des cent soixante morts dont il est responsable.

Je précisai qu'à la lecture du jugement le conseil de guerre avait même cherché dans le code et dans les lois si un article aurait pu prescrire la peine. De même, le conseil avait reconnu n'avoir pas pu fixer de peines pour les délits imprévus. Or, l'abandon du radeau entrait précisément dans cette catégorie.

— En somme, ajouta Géricault, le conseil de guerre a considéré que, dans la mesure où l'impensable avait été commis, on ne pouvait pas le punir !

— C'est précisément cela, renchérit Savigny. D'ailleurs, Chaumareys purge sa peine au fort de Ham dans la Somme. Franchement, ce n'est pas la pire des prisons. Mirabeau et Hoche, qui y ont séjourné, n'en ont pas conservé de si mauvais souvenirs. Les portes en sont souvent ouvertes, paraît-il... »

Savigny et moi ne savions comment remercier le jeune peintre de nous avoir si bien et si vite compris. La presse monarchique nous poursuivait pour avoir publié notre livre, *Le Naufrage de La Méduse*. Nous n'avions trouvé aucun soutien auprès de nos hiérarchies respectives après le drame mais, au contraire, le reproche et l'exclusion. Aussi, là, nous nous rassurions de l'intérêt que l'artiste apportait sans ambiguïté ni conditions à notre cause.

« J'ai dû quitter la marine, avoua avec peine Savigny, expliquant qu'il avait été convoqué par ses supérieurs militaires pour s'entendre dire qu'il ne bénéficierait plus jamais d'un avancement. Il en avait tiré les conclusions et démissionné.

18

— Quant à moi, enchaînai-je, la colonie de Cayenne m'a licencié. J'étais ingénieur géographe, envoyé dans cette expédition pour favoriser l'organisation administrative du Sénégal après le traité de Paris de 1814 qui a confié Saint-Louis du Sénégal à la France.

— En somme, vous devez votre infortune à l'abdication de Napoléon ! sourit Géricault.

Je poursuivis sans répondre :

— Désormais, je vais ouvrir une librairie au Palais-Royal. J'ai toujours été attiré par l'écriture... Et croyez-moi, je ne m'installe pas à la tête d'une entreprise de presse pour me taire. J'ai l'intention d'imprimer tout ce qui dénoncera les erreurs du roi et de ceux qui l'entourent, le duc de Richelieu en tête.

Je précisai que j'avais demandé neuf mille francs de dédommagement au ministre de la marine, le vicomte Dubouchage, lequel m'avait versé généreusement deux cent cinquante francs ! Une honte, n'est-ce pas ?

— Je n'y connais rien en politique et mes études ont été courtes, s'excusa Géricault en arborant le large sourire des mauvais élèves qui se moquent de l'institution scolaire. Je n'étais pas fait pour l'odeur du bois ciré et des vieux livres, ni pour les matières obscures qui préparent aux carrières toutes tracées. Les heures lentes des leçons magistrales n'étaient pas faites pour moi. Mais j'ai appris bien vite l'ingratitude des puissants. Pour eux, le mot "reconnaissance" n'a de place que dans les dictionnaires. Pensez donc que le roi vient d'élever au rang de commandeur de la Légion d'honneur le peintre napoléonien Jacques-Louis David. Qu'a donc donné David à la monarchie, quels services lui a-t-il rendus ? Aucun, si ce n'est celui d'avoir autrefois voté pour l'exécution de Louis XVI quand il était député de la Convention. Et moi, alors que j'ai accompagné Louis XVIII dans sa marche jusqu'à Béthune pendant les Cent-Jours en qualité de mousquetaire, je n'ai même pas obtenu le prix de Rome en 1816... »

Géricault n'admettait pas d'avoir échoué au concours qui donnait accès aux ateliers de la Villa Médicis et à la réputation qu'ils promettaient.

Boucher, Houdon, Fragonard et David y avaient séjourné. Ils en étaient ressortis chacun avec un nom et des commandes.

Pourquoi donc l'avait-on écarté au profit de Jean-Baptiste Thomas et de Joseph-Ferdinand Lancrenon, deux peintres tellement classiques qu'on s'ennuyait devant leurs interprétations d'*Enone refusant de secourir Pâris au siège de Troie*, thème du travail destiné à départager les candidats finalistes ?

Avec un peu de mauvaise foi, je l'appris plus tard, il omettait d'avouer qu'il avait rendu toile blanche pour la deuxième épreuve du concours. Il préférerait voir dans son échec la main du pouvoir, la décision du prince et le mépris du roi. C'était plausible et en même temps plus flatteur. Il ne s'attardait pas non plus sur son rôle réel durant les Cent-Jours. Sa passion pour le cheval l'avait enclin à l'aventure bien plus que le souci de la protection du roi, dont il n'avait d'ailleurs pas croisé l'ombre pendant cette cavalcade...

20

« Mes amis, mes amis, nous devons boire encore un verre pour nous consoler ! lança soudain Théodore.

Il sortit d'une étagère une nouvelle bouteille.

— Celle-là, elle ne partira pas à la mer ! s'amusa-t-il en remplissant nos verres.

Savigny et moi étions venus jusqu'à son atelier pour répondre à la curiosité du peintre et, maintenant, nous tombions progressivement sous le charme

de son regard, de sa voix et d'une attitude qui comprenait notre malheur et encourageait nos entreprises.

— Vous souvenez-vous du nom de la rue dans laquelle nous sommes ? lança Géricault, de plus en plus volubile. Par un curieux hasard elle s'appelle “rue des Martyrs” ! Voilà qui illustre notre sort, n'est-ce pas ? Vous êtes des voyageurs abandonnés, des écrivains maudits, et moi un peintre rejeté... »

Dans ses moments d'angoisse, lorsque le doute projetait sur ses projets et ses ambitions les ombres de l'échec, Théodore avouait volontiers que son prénom était un mensonge. Non, Théodore n'était pas « celui que Dieu préfère ». Et son nom avait phonétiquement les consonances d'un désastre : Jéricho, la cité la plus basse du monde, à deux cent quarante mètres sous le niveau de la mer, qui avait été anéantie sept jours seulement après que Josué l'eut conquise. Connaisait-il l'anagramme de son nom, l'orage déchire tout ?

Mais là, ce soir, fustigeant le régime, maudissant les institutions, un roi veuf et sans enfant qui n'avait déjà plus que l'apparence du pouvoir, blâmant cette société qui s'abandonnait à l'hypocrisie et à la médiocrité, il savourait la complicité spontanée d'une rencontre qui pouvait être utile à son art :

« Gardons notre insouciance de jeunesse et chérissons l'imprévisible ! La provocation et l'inattendu peuvent se conjuguer pour le pire comme pour le meilleur !

Je m'enthousiasmais de tant de hardiesse. Malgré mes déboires, ou peut-être à cause d'eux, j'avais un certain goût pour le scandale. J'étais prêt à tout pour que Géricault s'intéressât encore davantage à notre affaire.

— Attention, nous ne sommes pas des héros, s'empressa de rectifier Savigny, qui craignait la réclame et la polémique. Il faut peu de mots en effet pour tomber sous le coup d'une amende pour "outrage à la personne du roi".

22 Savigny, en effet, n'avait pas le désir de se mettre en avant. Certes, il eût apprécié de recevoir la Légion d'honneur en dédommagement du préjudice que l'affaire de *La Méduse* lui avait causé. Mais il ne cherchait aucune autre récompense, convaincu qu'en retournant exercer son métier à Soubise en Charente il retrouverait la sérénité qu'il méritait après une telle épreuve.

— Rassurez-vous, docteur, je n'ai à cette heure aucune intention de vous embarquer dans une nouvelle traversée ! s'empressa de préciser Théodore, qui s'amusait de cette formulation imagée. Mais vous conviendrez que votre mésaventure puisse me bouleverser. Il n'est pas dans mon tempérament d'accepter sans rien dire ni faire les événements qui troublent ma conscience. Voyez : je m'intéresse actuellement à l'affaire Fualdès. L'assassinat de cet ancien procureur est tout de même étrange, n'est-ce pas. Faut-il se taire ? Faut-il abdiquer face à des

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier